

FRANÇOIS MAURIAC

LA VICTOIRE SUR L'ANGOISSE ¹

@

p.121 Ce n'est pas sans inquiétude, et même ce n'est pas sans quelque angoisse, que je viens le dernier, après tant d'orateurs éminents et avec ma misérable voix, vous parler de l'angoisse. Et d'abord, comme je n'ai pas eu le bonheur de les entendre, je cours le risque de vous répéter beaucoup de choses qu'ils vous ont dites. Et puis l'angoisse est le motif essentiel de la philosophie d'aujourd'hui ; or je ne suis pas le moins du monde philosophe, ou, si je le suis, c'est sans le vouloir et sans m'en apercevoir. Je suis fort éloigné d'ailleurs d'accepter l'angoisse comme font ces penseurs, de la subir. Mais comment saurais-je disputer avec eux ? Quelle malechance pour un simple écrivain que de vivre dans un temps où les philosophes règnent jusque dans le roman et au théâtre ! Il a l'air bien sot, lui qui parle le langage de tout le monde : le premier enfant venu est capable d'entendre ce qu'il dit.

Vous me pardonnerez donc si je vous avoue qu'avant de rédiger cette conférence je n'ai relu ni Kierkegaard, ni les philosophes existentialistes d'Allemagne et de France. Et quand je dis « relire »... vous entendez bien que je me vante et qu'il faut ici vous souvenir que je suis né en Gascogne. Mais vous me croirez si je vous assure que je voudrais oublier ce que je sais de ce que les philosophes ont écrit touchant l'angoisse pour vous en parler. Quand nous avons à p.122 traiter d'un sujet aussi rebattu que celui-

¹ Conférence du 10 septembre 1953.

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

là, je ne vois aucune manière de nous en tirer que d'imaginer qu'avant nous personne n'en a parlé et de ne demander qu'à nous-même, à l'expérience d'une longue vie, ce que nous connaissons de l'angoisse, ce que fut notre angoisse particulière, celle que nous n'avons apprise de personne, qui nous a étreint le cœur dès que nous avons commencé à prendre conscience de ce qu'il y a de tragique dans le fait d'être un homme vivant, c'est-à-dire un condamné à mort qui bénéficie d'un sursis dont la durée lui est inconnue. Mais il se réduit d'année en année, ce sursis, et notre vie ressemble à cette peau de chagrin que le héros de Balzac regarde avec terreur se contracter jusqu'à n'être guère plus large qu'un écu dans sa main tremblante.

L'angoisse est tellement consubstantielle à la condition humaine qu'elle se manifeste dès l'enfance et avec quelle cruauté ! Si vous avez le don de repasser par tous les chemins de votre vie, depuis le commencement, si l'enfant que vous avez été vous demeure familier, vous vous rappelez jusqu'à les ressentir encore, jusqu'à les revivre, ces premières épouvantes dans la chambre sans veilleuse, vous entendez encore ces pas lents et pesants dans l'escalier, vous cachez encore votre tête sous le drap. Vous sentez ces larmes brûlantes sur vos joues lorsque depuis votre couche de pensionnaire, vous regardiez la flamme du gaz dessiner des ombres vacillantes sur le mur du dortoir. Peut-être avez-vous été, vous aussi, un petit garçon un peu brimé qui se sentait moins vigoureux que les autres dans la cour pleine de cris et de disputes. Peut-être avez-vous frémi à la pensée d'être appelé au tableau par un professeur méprisant et habile à faire de vous aux yeux de la classe un enfant ridicule et idiot.

Peut-être enfin y avait-il aussi, dans la maison de vos parents,

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

la chambre où quelqu'un était mort peu d'années ou peu de mois auparavant et dont les volets demeuraient à jamais clos sur un mystère horrible ; chaque objet semblait en avoir subi le sombre enchantement : le verre d'eau, la pendule arrêtée, le fauteuil encore affaissé près de la cheminée où le feu ne serait plus jamais allumé.

Oui, chez beaucoup d'enfants, l'angoisse est un état secret, permanent, qui exige pour ne pas aller jusqu'à la folie cette ^{p.123} tendresse sans limite dont sa mère le baigne et le caresse à tous les instants du jour et même au sein de la grande terreur nocturne lorsque tout à coup nous sentions sur notre front la main chérie et ce souffle dans nos cheveux, et qu'une voix doucement grondeuse murmurait : « Qu'y a-t-il, petit sot ? De quoi as-tu peur ? Je suis là, ferme les yeux, dors. »

De quoi donc avons-nous peur ? Voici la première constatation que ces souvenirs nous aident à faire : l'angoisse ne nous vient pas du dehors, elle n'est aucunement liée aux catastrophes d'une époque donnée. L'enfant angoissé que je fus vivait dans un temps où la guerre que nous faisons ne concernait que le roi Behanzin et où le refrain que chantait un aveugle dans la cour de la maison me rappelait que nous venions de planter le drapeau français à Madagascar. On se disputait beaucoup autour de nous à propos d'un certain Dreyfus ; mais ses malheurs ne nous attendrissaient pas le moins du monde, et presque toutes les grandes personnes que je voyais, et qui n'eussent pas fait de mal à une mouche, n'avaient qu'une peur : c'était que Dreyfus ne fût pas redégradé et recondamné. Mon angoisse d'homme existait déjà chez cet enfant d'une famille aisée dans une troisième République bourgeoise, puissante, riche, pacifique, quoique conquérante à bon compte.

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

Et certes je ne prétends point que l'ère des calamités qui s'est ouverte en 1914 et dont les premiers grondements ont retenti beaucoup plus tôt, n'a pas nourri l'angoisse moderne, qu'il n'y ait pas un rapport de cause à effet entre le malheur des temps et l'angoisse existentielle devant « l'être dans le monde ». Mais les événements, si tragiques qu'ils aient été, s'ils nous ont obligés à confondre notre angoisse avec les péripéties de l'Histoire, ils ne l'ont pas créée. Disons qu'ils ne nous ont plus permis de nous en divertir, au sens pascalien, ni de la nier. Ce que je crois, c'est que même aux époques où l'Histoire ne fournissait rien à l'homme qui fût singulièrement tragique, aux époques paisibles et heureuses — paisibles et heureuses du moins pour les privilégiés — il n'en a pas moins été pris à la gorge par le malheur d'être un homme qui aime et qui n'est pas aimé, qui est aimé et qui n'aime pas, qui avait un fils et qui l'a perdu, qui a été jeune et qui ne l'est plus, ^{p.124} qui a été fort et puissant et à qui un jour le médecin dit après un long examen : « On peut tenter peut-être une opération... » et il écoute les autos dans la rue, une radio à l'étage au-dessus, un rire de femme, et il sait que dans six mois, il sera mort.

Et même si cette épreuve lui est épargnée, il reste ce suffisant supplice, comme Michelet appelait la vieillesse, ces successives défaillances, ce déclin de la pensée, cette approche graduelle et feutrée de l'inéluctable dissolution.

Je me suis engagé en commençant à ne rien avancer sur ce sujet de l'angoisse qui ne fût le fruit de mon expérience personnelle. Voilà le point précis où je me sépare de l'expérience d'un Michelet et de beaucoup d'autres. C'est ici que le chemin bifurque et qu'après avoir tenu des propos si accablants, je pourrais vous crier ce que le père Lacordaire disait à son auditoire,

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

je crois que c'était à Nancy : « Mes frères, je vous apporte le bonheur. »

Mais c'est un sermon qui débute ainsi et je tremble à l'idée que c'est une espèce de sermon que, simple laïc, je vais avoir le front de prononcer devant vous. Quel paradoxe, quand je songe à quel point je suis mauvais public moi-même pour entendre ceux de mon curé. Mais nous sommes tous ainsi : nous prêchons les autres et nous n'aimons pas qu'on nous prêche. Paul Claudel, sortant d'avaler un prône, m'a dit un jour : « C'est tout de même incroyable que le christianisme se soit répandu par la prédication ! » Mais lui-même, qu'a-t-il fait d'autre toute sa vie, le cher et grand Claudel, que de répandre la parole de Dieu ? Et qu'avons-nous d'autre à faire en ce monde, tous tant que nous sommes, si nous sommes du Christ ? Veuillez donc me pardonner si j'ai l'audace de vous redire aujourd'hui, avec le père Lacordaire : « Je vous apporte le bonheur. » Je sais bien qu'un grand nombre de mes auditeurs ce soir ne sont pas des chrétiens. Mais même ceux-là n'attendent de moi rien d'autre, j'en suis assuré, qu'une parole chrétienne. Je les étonnerais, je les scandaliserais si pour des raisons de convenances, je me dérobaïs devant l'expression de ce qui demeure à mes yeux le seul bonheur, le seul qui ne m'ait pas déçu, qui ne m'ait pas trompé. Je vous apporte le bonheur, l'espèce de bonheur qu'un chrétien commence à découvrir à mon âge. A mesure que j'ai vieilli, c'est ^{p.125} un fait que l'angoisse a desserré son étreinte. « L'homme qui vieillit prend davantage conscience de l'éternel, dit Romano Guardini. Il s'agite moins et ainsi les voix venant de l'au-delà se font mieux entendre. L'éternité envahissante fait pâlir la réalité du temps. » Je connais une prière de sainte Gertrude qui devait être très vieille quand elle

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

la récitait où elle appelle le Christ : « Amour du soir de ma vie », où elle lui adresse cette invocation que je trouve si belle : « O mon Jésus du soir, faites-moi m'endormir d'un sommeil tranquille... » Mais tout dans cet ordre avait déjà été exprimé à l'aube même de l'ère chrétienne lorsque le vieillard Siméon pressa contre sa poitrine son Dieu enfant. Un auteur un peu oublié, René Bazin, n'a rien écrit de mieux qu'une parole que j'ai lue sur son image mortuaire : « Quand nous vieillissons, tout nous quitte, mais Dieu vient. »

Il ne vient pas comme une défense que nous inventons contre l'angoisse, puisque c'est au contraire au long de notre orageuse jeunesse où l'angoisse était notre état permanent que nous n'avions pas recours à lui, que nous demeurions séparés de lui. Non, ce n'est pas notre angoisse qui crée Dieu, mais cet apaisement, ce silence sur notre destin finissant nous permet enfin d'être attentif à la réponse qui nous a été donnée inlassablement au long de notre vie tourmentée, mais nous préférons notre souffrance parce que nous préférons notre péché. Que sais-je aujourd'hui de plus que l'adolescent que je fus ne savait pas ? Au vrai, il le savait, mais il n'aimait pas le bonheur, il n'aimait pas la paix. Il nous faut beaucoup de temps pour apprendre à l'aimer. Depuis le vieux Lucrèce il est entendu que c'est la peur qui crée les dieux et, sous une forme ou sous une autre, les philosophes ont repris ce vieux thème qui se retrouve encore au centre de l'offensive nietzschéenne et de l'offensive marxiste contre la foi en l'Être infini. Je vous ai dit en commençant qu'il n'y avait rien à attendre de moi sur ce sujet de l'angoisse qui ne fût de ma propre expérience. Eh bien, mon expérience est au contraire que j'aimais mon angoisse et que je la préférais à Dieu. Bien loin qu'elle m'ait

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

incité à imaginer un Dieu pour me délivrer d'elle, je lui demandais au contraire des raisons et des excuses pour me dérober à cette présence en moi et autour de moi d'un amour auquel je préférais cette tristesse née de la convoitise.

p.126 Non, ce n'est pas l'angoisse qui crée le Père qui est au ciel que le Christ nous a appris à connaître et à aimer. C'est elle au contraire, c'est cette sombre délectation qui durant notre interminable jeunesse — oui, interminable, car le cœur demeure jeune longtemps après que nous ne le sommes plus — c'est cette délectation de l'angoisse qui nous incline à nous détourner de Dieu et même à nier qu'il existe. Elle nous fournit d'arguments et de preuves contre sa bonté, contre son amour.

Et sans doute m'objecterez-vous que cela n'est pas vrai de tous les hommes, mais des écrivains, des poètes qui chérissent dans leur angoisse la source même de leur inspiration, et très précisément dans cette forme d'angoisse qui naît d'un attrait pour Dieu combattu par la chair et le sang. Oui, peut-être... J'ai souvent cité pour me l'appliquer cette image de Maurice de Guérin comparant sa pensée à un feu du ciel qui brûle à l'horizon entre deux mondes. C'est ce déchirement de l'être incapable de choisir entre le monde et Dieu qui constitue en effet le drame de beaucoup d'artistes et qui fait leur tourment et leurs délices.

« Si tu connaissais le don de Dieu... » disait le Christ à la femme de Samarie. Et quel est le don de Dieu ? c'est précisément le contraire de l'angoisse : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » disait le Seigneur à ses amis dans cette dernière nuit, avant qu'il entrât en agonie. C'est très précisément de cette paix que nous ne voulons pas, c'est elle qui nous paraît redoutable parce qu'encore une fois nous n'aimons pas la paix. « Levez-vous,

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

orages désirés ! » ce cri de René à l'aube des temps romantiques révèle la vocation de tant de jeunes êtres pour le malheur. Les poètes maudits, à eux d'abord nous sommes allés et ce qui d'abord nous a attirés vers le prince des ténèbres, c'était son éternelle tristesse. Littérature, oui bien sûr ! Mais l'étrange littérature que ce désespoir qui a été si souvent, dans les milieux surréalistes, authentifiée par le suicide ! Saint Jean la dénonce, cette haine de la paix, dès les premières lignes de son Évangile : il nous dit que la lumière est venue dans ce monde, et que les hommes l'ont refusée parce qu'ils préféraient les ténèbres. La créature cherche les ténèbres pour ^{p.127} s'assouvir et pour n'être pas vue. La victoire du Christ dans une vie se ramène à cette difficile acceptation de la paix dans la lumière.

Et j'entends bien l'objection que vous avez tous dans l'esprit : le christianisme lui aussi est angoisse et ce n'est pas assez dire qu'il existe une angoisse chrétienne. Tous ceux qui se sont dressés contre le christianisme au XIX^e siècle l'ont accusé d'être contre nature, ils l'ont accusé d'avoir enténébré le monde, d'avoir calomnié la vie. Que répondre à cette accusation ? Sa vérité ne crève-t-elle pas les yeux ?

Je n'essaierai pas de m'y dérober : le nom de christianisme recouvre beaucoup de tendances qui s'affrontent et à propos desquelles les chrétiens se sont entredéchirés, et eux qui étaient appelés à s'aimer les uns les autres se sont brûlés les uns les autres. Il existe beaucoup de demeures dans la maison du Père et l'une d'elles, de saint Augustin à Calvin et à Jansénius, s'est édifiée sous le signe du tremblement et de la crainte : de l'angoisse au sens le plus dur. Car il existe une angoisse qui est douce, celle de l'amour qui tient tout entière dans le regret d'avoir offensé l'être

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

aimé, dans la peur de n'être plus aimé de lui ou de ne plus sentir nous-mêmes que nous l'aimons. L'amour de la créature pour son créateur n'est pas plus exempt de ce que Marcel Proust appelait les intermittences du cœur que les affections humaines. Mais vous entendez bien que ce n'est pas de ce tourment-là qu'il s'agit quand nous parlons de tremblement et de crainte.

Je vous ai dit tout à l'heure que je ne suis pas philosophe. Je ne suis pas non plus théologien et je demande pardon à ceux, catholiques ou protestants, qui m'écoutent ce soir : qu'ils m'excusent si je me risque sur leur terrain et qu'ils se rassurent : je n'y ferai que quelques pas. Qu'il me suffise de rappeler que l'angoisse chrétienne dénoncée par Nietzsche est née tout entière de la hantise janséniste du salut individuel. Et quand je dis « janséniste », c'est que je n'oublie pas que je parle dans la ville de Calvin et que pour un catholique de France il est plus facile de parler du jansénisme que du calvinisme d'autant que Port-Royal a été, si j'ose dire, ma paroisse. Je me hâte d'ajouter que je n'ai jamais cru à sa doctrine de la Grâce et que M. de Saint-Cyran m'a toujours paru être un ^{p.128} théologien de l'espèce la plus sinistre. Disons qu'en France, et pour ne parler que de la France, Port-Royal demeure la plus illustre source de cette angoisse centrée sur la hantise du salut individuel.

L'Être infini refuse ou donne sa Grâce selon un imprévisible dessein à la créature souillée dès sa naissance, totalement impuissante, sauf pour le mal ; car en ce qui concerne le mal, elle a le pouvoir d'un dieu. Ainsi sommes-nous livrés nus, tremblants, désarmés, à cet arbitraire infini. Telle est la racine de cette angoisse.

Rassurez-vous : je ne prétends pas faire tenir ici en quelques

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

mots ce qui est la matière d'une œuvre immense à laquelle ont collaboré au long des siècles toute une lignée de penseurs chrétiens, et je ne puis en particulier marquer comment Pascal se sépare de Luther et de Calvin et de la justification par la foi seule. Je ne puis ici que vous indiquer cette source permanente d'angoisse et même de désespoir qu'une certaine théologie a fait jaillir du cœur ouvert par la lance. Elle a suscité cette famille innombrable et lamentable, terreur des confesseurs catholiques, les scrupuleux et les scrupuleuses, obsédés par des vétilles, adoreurs d'une divinité tatillonne et avec laquelle il faut ruser. C'est je crois le très irrévérencieux André Gide qui dénonçait chez les catholiques « la crampe du salut ». Crampe si douloureuse que beaucoup de garçons qui d'abord avaient suivi le Christ, s'en sont éloignés pour échapper à cette hantise, à cette obsession du compte à rendre de leur moindre désir, de leur moindre pensée. Ils jettent tout par dessus bord de l'héritage chrétien. « Ce qu'il y a de merveilleux dans le communisme, me disait un jour l'un d'eux devenu marxiste, c'est que mon salut personnel ne m'intéresse plus. »

Eh bien ce que je veux vous proposer pour vous défendre de cette forme d'angoisse, c'est une autre angoisse, mais qui, elle, est génératrice de paix sinon de joie. Ce que je vous propose, c'est une sorte d'homéopathie spirituelle, c'est la délivrance de l'angoisse par l'angoisse.

La hantise du salut individuel ne sera dominée en nous et vaincue que si nous la transposons dans l'ordre de la charité. Non, il va sans dire, que, de ce salut individuel nous ne devons en nourrir le désir et que toute la vie du chrétien ne doive tendre à la vie ^{p.129} éternelle, à l'éternelle possession de son amour qui est le

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

Christ. Le désir passionné du salut, — oui, mais non la hantise, non l'obsession au sens pathologique du terme. Durant notre jeunesse, nous fûmes nombreux à nous enchanter de la parole que Pascal prête au Christ : « Je pensais à toi dans mon agonie. J'ai versé telles gouttes de sang pour toi. » Oserais-je avouer qu'elle m'enchantait moins aujourd'hui parce que je discerne dans ce désir de la goutte de sang versée pour nous en particulier le contentement de la créature qui se résigne à la réprobation à la fois temporelle et éternelle de la plus grande part de l'espèce humaine et que ne tourmente pas la pensée d'être mis à part avec le petit troupeau des élus.

L'angoisse transmuée en charité, l'angoisse de l'autre nous délivre de l'épouvante ressentie par tant d'âmes chrétiennes devant le mystère de la prédestination et elle nous libère de l'obsession du salut personnel, non dans ce qu'il a de nécessaire, mais dans ce qu'il a de morbide. Notre angoisse ne nous concerne plus seuls : elle s'élargit à la mesure de l'humanité, ou en tout cas de cette part de l'humanité qui est pour nous « le prochain » et qui peut s'étendre à une classe sociale, à des races entières. Pour un prêtre ouvrier, pour l'un de vos pasteurs d'une paroisse pauvre, le prochain, c'est toute la classe ouvrière, comme c'était pour nous toute la race juive au temps de la persécution nazie, — et je sais personnellement en ce moment même où je vous parle jusqu'où peut aller l'attachement et l'amour que nous inspire une race persécutée.

Pour certains de nos contemporains, l'enfer c'est les autres, mais pour nous les autres c'est le Christ. Il nous a dit lui-même que le Fils de l'homme était venu chercher et sauver ce qui était perdu, — oui, tout ce qui était perdu, et non pas seulement tel ou

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

tel à qui il aurait consacré en particulier une avare goutte de sang.

Comprenez-moi bien, je serais un étrange chrétien si je ne croyais que la vie chrétienne est d'abord un rapport personnel de chacun de nous avec Dieu, si je ne croyais pas à la parole : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis », Si je ne comprenais ce que signifie le mot de Newman : « Moi et mon Créateur ». Il va sans dire que l'élargissement de notre angoisse à la mesure de la souffrance des hommes ne donnera tous ses fruits ^{p.130} que si notre apostolat s'enracine dans une vie d'étroite intimité avec le Christ. Je crois, j'ai toujours cru que la vie chrétienne est essentiellement une amitié, un amour, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus personnel, de plus individuel, et que chacun de nous a été appelé par son nom et qu'au départ de toute conversion, il y a cette rencontre au détour du chemin dont parle Lacordaire, cet Etre adorable, exigeant, tenace, que rien ne décourage, à qui nous préférons tant de créatures que nous délaissions les unes après les autres ou qui nous délaissent. Et lui, Il est là, Il est toujours là, jamais si près de nous que lorsque nous le croyons très loin, attendant son heure, qui pour tant d'hommes hélas n'est que la toute dernière heure, alors qu'il ne leur reste aucune possibilité de trahison.

Mais qu'a fait notre amour, qu'a fait ce Christ que chaque fidèle s'efforce d'imiter sinon d'assumer l'angoisse humaine ? Nous devons donc l'assumer nous aussi. Les saints l'ont assumée à la lettre, jusqu'à s'identifier au Fils abandonné par le Père dans l'horreur de la dernière nuit. Ce secret de la sainte agonie, Bernanos l'avait profondément pénétré. C'est ce qui donne à ses prêtres et en particulier à son curé de campagne leur prodigieuse densité. Pour nous, simples fidèles, qu'il nous suffise de nous unir

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

à l'angoisse de nos frères telle que le Seigneur l'a ressentie. C'est l'honneur des Eglises chrétiennes d'aujourd'hui de l'avoir mieux compris, il me semble, que ne l'avaient fait les générations qui nous ont précédés. L'Eglise de France en particulier donne dans cet ordre d'admirables exemples dont quelques-uns sont très connus, comme la Mission de Paris et les prêtres ouvriers. Mais il existe aussi les Dominicains des campagnes et des ordres nouveaux, comme les Petits Frères et les Petites Sœurs de Jésus du Père de Foucauld, prêtres et laïcs, qui dans les usines, sur les bateaux de pêche, dans les ports, dans les léproseries, dans les médina et dans les bidonvilles de l'Orient, accomplissent le vœu de pauvreté ouvrière absolue que le Père de Foucauld n'avait pu obtenir de personne de son vivant et trente ans après sa mort c'est notre génération qui aura répondu à son appel.

Voilà donc, Mesdames et Messieurs, l'étrange remède à l'angoisse que je vous propose, c'est que la paix, la joie sont le fruit de ^{p.131} notre angoisse : « Je vous laisse la paix, je vous donne *ma* paix, ce n'est pas comme le monde la donne que je vous la donne... ». Nous comprenons maintenant le sens profond de cette dernière promesse que le Fils de l'homme nous ait faite avant d'entrer en agonie : la paix, la joie dans ce comble d'angoisse qui consiste à épouser, chacun selon notre vocation, la souffrance des affamés, des persécutés, des prisonniers, des torturés, des exploités : tel est le paradoxe chrétien.

Mesdames et Messieurs, un scrupule me vient au moment de terminer, c'est que vous puissiez croire que dans mon esprit cette immense part d'humanité qui échappe à l'espérance chrétienne se trouve, par le fait même, vouée au désespoir. Non, bien sûr, je ne le crois pas. Mais je vous avais averti en commençant que je vous

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

exposerais ce qu'est ma défense personnelle contre l'angoisse, la seule que je connaisse. Je n'ignore pas que d'innombrables humains suivent d'autres routes. Le fait pour eux de ne croire qu'à la matière ne les détourne pas de travailler de toutes leurs forces, dans l'espérance et dans la joie, à l'avènement d'une nouvelle humanité, et du point de vue chrétien, c'est le Christ qu'à leur insu ils servent dans ses pauvres, selon la parole qui leur sera adressée au dernier jour : « C'est à moi-même que vous l'avez fait. »

Je voudrais pourtant, à leur propos, corriger ce que je disais au début de cette causerie touchant les événements de l'Histoire et ses catastrophes qui seraient sans influence réelle sur l'angoisse humaine. A la réflexion, je pense qu'il n'en est pas ainsi pour les hommes qui ont mis toute leur espérance dans le progrès des lumières comme on disait au XVIII^e siècle, dans l'avenir de la science, et dans l'avènement de la justice sociale. Comment nier que l'espérance humaine telle qu'elle se manifestait en France en 1789, puis au début de l'ère industrielle, a subi et continue de subir depuis 1914 et à mesure que nous avançons dans l'ère atomique, les démentis les plus sanglants ? La maîtrise de l'homme sur la matière, la possession de ses plus secrètes lois, nous savons de quel prix il a fallu les payer : sur ce sujet Hiroshima est un nom qui dit tout et à jamais.

p.132 De même la révolution communiste, sur une part importante de la planète, est un fait accompli : elle a déjà derrière elle une longue histoire. Vous comprendrez pourquoi je ne veux pas ici développer ma pensée. Mais j'en ai dit assez pour que vous compreniez que l'angoisse humaine est liée aux événements de l'Histoire dans la mesure où ces événements détruisent l'objet même de notre espérance : la bombe atomique dans l'ordre de la

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

recherche scientifique, le régime concentrationnaire dans l'ordre de la révolution sociale, il y a là de quoi, il me semble, ébranler la foi des hommes qui ont cru passionnément et uniquement au progrès humain.

Pour nous, chrétiens, nous savons que l'espoir n'est pas l'espérance, que l'on pourrait avoir perdu tout espoir dans le salut temporel de l'humanité, et attendre tout de même le royaume de Dieu : au sein même de l'ère atomique et concentrationnaire, nous l'attendons avec confiance. Mais j'ai hâte d'ajouter que notre espérance ne concerne pas seulement l'éternité, qu'elle concerne aussi le sombre monde des vivants. Car les crimes de la volonté de puissance à quoi se ramène l'Histoire visible, n'empêchent pas que le levain dont parle le Christ travaille inlassablement la masse humaine. Le feu qu'il est venu jeter sur la terre y couve toujours et les plus sanglantes années de l'Histoire sont tout de même des ans de Grâce.

« Que votre règne arrive », nous le demandons dans le PATER, nous sommes des millions et des millions d'êtres humains à le demander depuis près de deux mille ans que cette prière nous a été enseignée, dans une certitude absolue d'être un jour exaucés. Mais nous le sommes déjà, mais le Royaume est déjà venu, il est au milieu de nous, il est au-dedans de nous, de sorte que nous ne sommes jamais battus qu'en apparence ; et comme notre angoisse est la condition même de notre paix, notre défaite est la condition même de notre victoire. « Prenez confiance, j'ai vaincu le monde. » Celui qui a jeté ce défi au monde l'a fait à l'heure même où il allait être trahi, outragé, tourné en dérision, cloué au gibet de l'esclave.

Saint Paul nous dit que la création tout entière gémit et souffre

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

des douleurs de l'enfantement. Notre angoisse est celle qu'inspire un enfantement qui semble interminable à la créature éphémère p.133 que nous sommes. Mais nous savons, nous qui avons gardé la foi, quel en sera le terme. Aux chrétiens qui succombent à l'angoisse et qui seraient au moment de perdre cœur, nous ne pouvons qu'opposer ce que saint Paul affirmait aux fidèles de Rome : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Mais dans toutes ces épreuves nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. »

De quel droit, à quel titre vous parler ainsi ? Je sens le besoin de m'en excuser une dernière fois ; car j'ai le sentiment très vif de mon indiscretion et, si j'ose dire, de mon impudeur. Et puis un scrupule m'est venu à lire une lettre que j'ai trouvée au bureau de l'hôtel, le soir de mon arrivée. Un jeune Suisse m'y exprime son indignation de ce que j'ose paraître à cette tribune, moi qui suis, à l'entendre, un des grands responsables de l'angoisse moderne.

Sans doute ce garçon genevois me fait-il trop d'honneur. Si je n'avais jamais écrit, je ne crois pas que l'angoisse humaine en eût été le moins du monde allégée. Mais enfin il est très vrai que tout écrivain, tout artiste, est un fauteur de trouble. Il démoralise, au sens très élevé ou André Gide disait qu'il voulait être un démoralisateur. Il oblige l'homme à se voir, à se connaître tel qu'il est réellement, et non tel qu'il convient qu'il paraisse : d'un mot, il l'oblige à perdre la pose.

Vous l'avouerez-vous ? Plus je vieillis et moins je ressens le scrupule d'avoir troublé de cette manière-là. Car ce qu'il y a de triste, au fond, nous pouvons bien en convenir entre nous, à la fin de cette causerie, ce n'est pas que tant de gens soient angoissés,

L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

c'est au contraire que tant de gens ne le soient pas, ou qu'ils ne le soient que pour eux-mêmes, et que les attentats contre la personne humaine dont ils sont les témoins et trop souvent les complices, ne les troublent pas dans la possession tranquille de leurs privilèges ni dans l'exercice de leur volonté de puissance.

Si une angoisse existe, qui doit être surmontée et vaincue, il en est une autre qui est la manifestation de l'âme en nous, sa respiration même si j'ose dire. Celle-là, c'est la bonne angoisse dont il ne ^{p.134} faut pas guérir, non, dont il ne faut guérir à aucun prix, parce qu'elle est le signe que votre âme est vivante au-dedans de vous, cette âme qui vous a été donnée, et à qui il sera demandé compte de la part d'angoisse humaine que Dieu connaît et que vous auriez dû assumer. C'est le sens de la parole redoutable de saint Jean de la Croix : « Au dernier jour, c'est sur l'amour que vous serez jugé. »

@